

# JEAN-NICOLAS CORVISART

# DOMINIQUE LARREY



Valeur : 0,20 F + 0,10 F

Couleurs : noir et rouge

Dessinés et gravés en taille-douce  
par PIEL

Format vertical 22 × 36  
(dentelé 13)

50 timbres à la feuille



Valeur : 0,25 F + 0,10 F

Couleurs : noir et rouge

## VENTE

anticipée, le 12 décembre 1964 à DRICOURT (Ardennes) et BAUDEAN (Hautes-Pyrénées);  
générale, le 14 décembre 1964 dans les autres bureaux.

*La dernière émission de l'année 1964 est consacrée à une série, désormais traditionnelle, de deux timbres grevés d'une surtaxe au profit de la Croix-Rouge française. Par la même occasion, l'Administration des P.T.T. honore deux hommes qui ont voué leur existence à soulager les misères physiques de leurs semblables : Jean-Nicolas CORVISART (1755-1821) et Dominique LARREY (1766-1842).*

Jean-Nicolas CORVISART, né le 15 février 1755 à Dricourt dans les Ardennes, est le fils d'un avocat-procureur au Parlement de Paris.

A l'âge de choisir un état, il s'oriente, malgré la volonté contraire de son père, vers les sciences médicales et, au terme d'études menées à Paris, obtient en 1782 le diplôme de docteur-régent de la Faculté.

Il exerce alors comme médecin des pauvres de la paroisse Saint-Sulpice mais ne tarde pas à devenir le suppléant, à l'hôpital de la Charité, de Desbois de Rochefort; il succède d'ailleurs à son maître en 1788 et continue son enseignement de façon si brillante qu'il se voit confier la chaire de clinique interne lors de la création de l'École de Médecine en 1795.

En dépit des soubresauts politiques qui agitent la France en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, CORVISART poursuit une ascension que marquent les titres de professeur de médecine pratique au Collège de France en 1797, puis de médecin du Gouvernement en 1799; la précision de son diagnostic, sa franchise, son honnêteté scrupuleuse lui valent, en l'an X, d'être distingué par Bonaparte. Celui-ci — alors Premier Consul — l'attache à sa personne en qualité de médecin particulier et, pour souligner l'estime en laquelle il le tient, lui confère le grade d'officier de la Légion d'Honneur lors de la création de l'Ordre en 1802.

Le passage du Consulat à l'Empire confirme sa faveur : il devient premier médecin de Napoléon et reçoit le titre de baron en 1805.

Au-delà de ses fonctions officielles, CORVISART sait rester un homme de science, chercheur patient et travailleur obstiné : ses travaux relatifs au perfectionnement des méthodes d'auscultation, ses découvertes — importantes pour l'évolution de la pathologie circulatoire — concernant les maladies et lésions du cœur, lui ouvrent successivement les portes de l'Institut, en 1811, puis celles de l'Académie de Médecine, en 1820.

Jean-Nicolas CORVISART meurt le 18 septembre de l'année suivante ; bien des honneurs ont émaillé sa vie mais aucun ne lui a fait oublier que, dès sa jeunesse, il avait décidé de lutter pour atténuer les souffrances de ses amis, les hommes.

Dominique LARREY voit le jour en juillet 1766, à Baudean (Hautes-Pyrénées), au sein d'une famille modeste; après une enfance stu-

dieuse, il vient à Toulouse s'initier auprès d'un oncle à l'art de la chirurgie. Plus tard, il se rend à Paris pour recevoir l'enseignement des maîtres de l'époque — Desault et Sabatier — et obtient le titre de chirurgien de la Marine en 1787.

Mais, deux ans plus tard, la Révolution éclate et LARREY voit sa carrière prendre un cours nettement terrestre. Affecté en qualité de chirurgien aide-major à l'Armée du Rhin en 1792, il va pendant 23 ans suivre les armées françaises — révolutionnaires, consulaires puis impériales — sur tous les champs de bataille. Frappé par les souffrances dont il est sans cesse le témoin, il s'attache à faire progresser la chirurgie militaire — jusqu'alors bien rudimentaire — en améliorant notamment les conditions dans lesquelles s'effectuent les amputations et les extractions de projectiles. Mais, ses efforts en matière de technique opératoire se doublent du souci d'accélérer les secours aux blessés : grâce à lui, des « ambulances volantes » placées très près du front sont à même de pratiquer les interventions les plus urgentes et, en raison de leur mobilité, d'assurer l'évacuation rapide des blessés hors de la zone des combats.

Sa sollicitude et son dévouement le font surnommer très vite « la providence du soldat ». Ce surnom, il le justifie en tout lieu et en toute circonstance : en Egypte (1798) où il dirige le service de santé, à Saint-Jean-d'Acre (1799) avec les pestiférés, à Austerlitz (1805), Eylau (1807), Madrid (1808), Wagram (1809) où il ajoute le titre de baron de l'Empire à celui de chirurgien en chef de la Grande Armée, à Moscou (1812) puis lors de la terrible épreuve que constitue pour les troupes la retraite de Russie, à Waterloo enfin où il se tient si près de la bataille qu'il est blessé et fait prisonnier.

Après la chute de l'Empire, l'estime et le respect dont il est l'objet dans l'Europe entière valent à LARREY de se voir confier par la Restauration la direction de l'hôpital de la Garde Royale du Gros-Cailou et des Invalides.

Pendant de longues années encore il consacre ses forces à servir la cause de l'humanité et, lorsqu'il meurt à Lyon le 15 mai 1842, c'est au retour d'une tournée d'inspection qu'il vient de mener, malgré son âge, dans les lointains hôpitaux d'Algérie. Membre de l'Institut de France et de l'Académie de Médecine, professeur au Val-de-Grâce, Dominique LARREY a prouvé, tout au long d'une vie féconde et désintéressée, que Napoléon avait eu raison d'écrire à son sujet : « C'est l'homme le plus vertueux que j'ai connu ».

